

Zeitschrift: La vie musicale : revue bimensuelle de la musique suisse et étrangère
Herausgeber: Association des musiciens suisses
Band: 2 (1908-1909)
Heft: 10

Rubrik: La musique à l'étranger

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

de Las, dans un concert au bénéfice des artistes de l'orchestre et avec le concours d'un ténor intelligent mais à la voix bien peu stylée, en dépit de ses années de pratique de la scène. Peut-être, si j'avais le loisir de disserter sur ce concert composé tout entier de fragments de *l'Anneau du Nibelung*, intitulerais-je ce paragraphe de ma lettre : « du danger d'un concert entièrement consacré à la musique scénique » ? Mais tant d'autres œuvres m'appellent, qui restent et sans doute resteront : la symphonie en *si mineur*, inachevée, de Fr. Schubert (au concert du mercredi 20 janvier, où la bonne violoniste genevoise, M^{me} M. Breitmayer joua la *Fantaisie écossaise* de M. Bruch), celle en *ut majeur*, dite *Jupiter*, de W.-A. Mozart, et l'ouverture de la *Flûte enchantée* (au concert du 27, consacré au maître de Salzbourg, dont on célébrait ainsi le 153^{me} anniversaire de naissance), l'ouverture de *Freischütz*, de C.-M. de Weber (jouée dans un concert « offert aux ouvriers de Lausanne et à leurs familles », et dans le 1^{er} concert populaire de Neuchâtel)... Mais à quoi bon continuer cette énumération ? Je n'en finirais pas à vouloir même mentionner seulement, dans l'énorme quantité de concerts récents, les œuvres de « musique qui dure ».

Et vous vous intéressez sans doute, cher Monsieur, aux nouveautés ? Elles furent plutôt rares, il faut l'avouer : deux petits poèmes inédits pour une voix avec accompagnement de piano, *Chanson des regrets* et *Robin et Marion* d'E. Jaques-Dalcroze ; un poème symphonique, *En Orient*, d'un certain M. A. Hervey ; une sonate pour violon seul de M. Reger (M. W. de Bœr, dans le concert du « Quatuor de la Tonhalle » de Zurich, à Genève) ; un quatuor avec piano, de Leander Schlegel (M^{me} H. Lecoultrre et les membres du « Quatuor Pollak » dont on entendit en outre de fort bonnes exécutions des quatuors en *mi mineur* [*Aus meinem Leben*], de Smetana, et en *la mineur*, op. 41, III, de R. Schumann), et... c'est tout, ou peu s'en faut.

Enfin, je ne vous apprendrai rien de nouveau, cher Monsieur, à vous qui fréquentez assidument les concerts, si je vous dis que la voix d'or (jamais qualificatif ne *qualifia* mieux) de M^{me} Jaques-Dalcroze fit merveille en ses récitals de musique française ancienne et moderne, à Genève comme à Lausanne ; que, dans cette première ville, le violoniste Bronislaw Hubermann remporta devant un quart de salle un grandissime succès d'acrobate plus encore que de musicien ; que, partout, la violoniste Lola Tesi (la pauvrette n'a pas quinze ans !) éveilla la curiosité sans satisfaire pleinement aux exigences d'un art difficile entre tous ; qu'il a fallu un grand courage à M^{me} Lombriser-Strecklin pour donner, à Fribourg, un concert de musique de chambre d'une fort belle tenue, avec le concours de M^{me} F. Steiger (chant) et de MM. Eug. Reymond (violon) et Ad. Rehberg (violoncelle) ; que M^{me} Marie Panthès, enfin, a commencé à Genève la série superbe de ses récitals de piano dont je parlerai lorsque la vaillante artiste aura réalisé la tâche colossale qu'elle s'est imposée et qui l'imposera au public de votre ville... Et j'espère, cher Monsieur, que vous me lirez, même si je ne m'adresse plus directement à vous, même si ma chronique prochaine s'alourdit de toutes les omissions volontaires ou involontaires de cette lettre déjà trop longue.

Un chaleureux merci au fidèle abonné et... collaborateur. Oui, vous méritez ce titre, cher Monsieur, puisque vous avez bien voulu m'aider dans ma tâche, ce dont je vous dis ma reconnaissance, en y joignant l'expression de mes sentiments distingués.

G(EORGES) H(UMBERT).

(N.-B. — L'abondance des matières nous oblige à remettre au prochain numéro la chronique de la « Suisse allemande »).

La Musique à l'Etranger.

BELGIQUE

Presqu'exclusivement et unanimement *conservateurs*, tous nos concerts du premier mois ; aucune audace ; aucune tentative hardie et intéressante dans le domaine de l'avenir ne semble avoir voulu s'essorer avec l'année nouvelle ; on dirait plutôt que chacun a cherché à vénérer, pour « bien et pieusement commencer », les grands saints du paradis musical, Bach, Mozart et Beethoven surtout ! Ce sont au reste des guides merveilleux et sûrs pour les musiciens de tous les temps ; il n'est pas mauvais de se retrémper souvent à la source de leur puissant génie et d'aller entendre leur parole toujours aussi éloquente et claire.

A Bruxelles, Beethoven a particulièrement été honoré ; trois des plus sincères missionnaires de l'art contemporain, MM. Cortot, Thibaud et Casals se sont chargés de nous rappeler et de nous rendre en trois soirées consécutives toutes les beautés délicates ou sublimes, les inspirations infiniment multiples et si admirablement développées des *Trios* et *Variations* pour piano, violon et violoncelle de Beethoven, chaque soirée s'étant réservé une œuvre supérieure pour se terminer enfin définitivement par le superbe Trio « à l'Archiduc » (op. 97). Unis dans une même communion d'âme et d'idées, possédant chacun au degré supérieur et en nombre les qualités essentielles du virtuose et de l'artiste, les trois interprètes sont arrivés à nous donner toutes ces œuvres dans leur maximum de jeunesse hardie et riches de grandes promesses, pour les unes ; dans la perfection de leur virile et passionnante beauté pour les autres. Ce sont de ces heures rares mais inoubliables dont le Cercle artistique et littéraire de Bruxelles peut être fier.

Ces soirées trouvèrent encore une sorte d'écho ou de prolongement au 3^{me} Concert Ysaye qui suivit à quelques jours de distance et où les mêmes artistes ont interprété avec autant de succès, le triple concerto de Beethoven — moins grand que ses derniers pour piano ou l'unique concerto de violon — mais non sans intérêt, ni charme, bien entendu, et très propice à mettre les solistes en valeur. Un vrai triomphe souligné à l'orchestre par d'éclatantes fanfares, a salué la fin de la belle exécution du concerto. L'enthousiasme s'est d'ailleurs maintenu tout au long de ce concert très réussi qui comportait encore, le double concerto de Brahms, joué par J. Thibaud et Casals (également interprété par eux aux Nouveaux-Concerts d'Anvers) ; puis une transcription d'orgue au piano tenu par Cortot, d'une admirable sonate de W. Friedeman Bach, enfin, pour l'orchestre, de délicates œuvres de Mendelssohn (ouverture : *Heimkehr aus der Fremde*) et de Franck (fragment symphonique de *Psyché*) où le quatuor unique de l'orchestre Ysaye a surtout fait merveille ; pour terminer, deux pages contrastées de Wagner du *Vaisseau-Fantôme* et de *Siegfried*.

Du Beethoven encore et rien que cela, les trois quatuors op. 18, 132 et 74, remarquablement exécutés par le groupe de M. Zimmer, à sa 3^{me} séance de musique de chambre. Non content de diriger cet ensemble, ce parfait musicien a pris, dès l'an dernier, l'initiative d'une société Bach ; depuis cette année, un petit chœur d'amateurs sérieux qui, espérons-le, grandira, sera joint à l'orchestre existant ; de formation trop récente, il n'a pu encore participer au premier Concert du 2 janvier. La musique vocale de Bach n'y fut représentée que par la *Hochzeits-Kantate*, pour soprano solo et orchestre, mais largement, admirablement, tant par l'œuvre que par l'interprétation, celle-ci confiée à M^e Noorderwier, l'une des gloires des cantatrices d'oratorios, et l'un des plus purs, puissants et expressifs sopranos que je connaisse. Quant au reste du concert, il fut digne de tout éloge et du maître que l'on vénère ici ; c'est tout à l'honneur du chef de l'institution, M. Albert Zimmer, auquel nous souhaitons encore maintes belles soirées aussi réussies.

Cet infatigable artiste s'est encore distingué ailleurs, au second Concert du Conservatoire de Bruges où il jouait avec sa distinction et sa finesse coutumières, le concerto en la de Mozart, des pièces de Bach et de Beethoven, tandis que l'orchestre, sous la direction de M. K. Mestdagh, donnait au début du concert la 4^{me} symphonie (en ré) de Schumann. Au même programme, des airs de ballet — en suite — de Sacchini et l'ouverture de *Godelive*, de Tinel.

A Bruxelles encore, Mozart eut à son tour un concert à lui seul consacré, aux matinées historiques de M. Durant. Ici, malheureusement, tout ne fut pas aussi beau ; l'exécution du *Requiem* qui contient de si belles pages (le *Kyrie*, par ex.) laissa à désirer en bien des points, et la critique, en général, en fit pâtir autant l'œuvre, et même le compositeur (!) que les interprètes. Je ne sais cependant rien de plus bienfaisant que ce clair génie de Mozart, car même où il n'est pas encore parfait, il est toujours plein de charme et toujours essentiellement musical ; mais il faut le comprendre et ne point le faire mentir. Cette séduisante musicalité est déjà tout entière dans la petite symphonie en *sol* écrite à huit ans, et qui pourrait s'appeler « petite suite enfantine ». L'orchestre l'a joliment détaillée, de même qu'il accompagna convenablement un air d'*Idoménée* qui a souvent de la grandeur mais exige autre chose qu'une cantatrice... au simple beau plumage. De la jolie *Symphonie concertante*, MM. Capet (Paris) et Van Hout (Bruxelles) ont rendu les parties de violon et d'alto en perfection.

Les « recitals » recommencent seulement. En province, tout fut tranquille ou de peu d'intérêt jusqu'à présent — depuis Noël, sauf à Bruges et à Anvers dont l'essentiel fut signalé plus haut. A l'Opéra flamand d'Anvers, très actif, on vient de monter avec succès le *Reinaert de Vos* (scènes du Roman du Renard) de MM. Verhulst (texte) et de Boeck (musique). On loue l'habileté du librettiste, l'excellente adaptation du musicien, chez tous les deux, la robustesse et le coloris de l'accent.

Aux théâtres français, Maeterlinck semble être devenu le poète élu de tous les musiciens, mais aucun jusqu'à présent n'a égalé Debussy dans cette interprétation musicale, et nul sujet d'ailleurs n'y prête mieux que *Pelléas et Mélisande*. Le talent si supérieure-

ment symphonique de Paul Dukas n'était pas tout à fait ce qu'il fallait à la grâce un peu mince du joli conte d'*Ariane et Barbe-Bleue* qui eut quelques bonnes représentations, mais fait rapidement place à la *Monna Vanna* de Maeterlinck et H. Février dont la première est annoncée pour la fin du mois.

MAY DE RÜDDER.

FRANCE

L'Opéra de Paris a représenté récemment *Monna Vanna*, de MM. Maeterlinck et Henry Février. On n'ignore pas la résistance opposée par M. Maeterlinck à cette représentation ; résistance un peu traditionnelle, puisque le célèbre écrivain belge s'était efforcé déjà en 1902, d'entraver la création de *Pelléas et Mélisande* à l'Opéra-Comique : n'était-il pas allé jusqu'à souhaiter l'échec d'un drame que la musique de M. Claude Debussy a, depuis, rendu célèbre dans le monde entier ? La partition écrite par M. Henry Février a été jugée diversement et parfois avec une sévérité très grande. Il semble qu'elle soit avant tout l'œuvre un peu hâtive d'un jeune musicien bien doué qui tient au succès, même au succès le plus facile. On a pu lire dans les journaux et dans les revues l'opinion peu enthousiaste des principaux critiques. Nous ne retiendrons ici que ce fait : *Monna Vanna* s'intitule « drame lyrique », et son éditeur, qui est l'éditeur de M. Massenet, en a fait paraître, en même temps que la partition, « *dix-neuf fragments détachés* »... Ce drame lyrique écrit en 1906 ou en 1907 serait-il un véritable opéra ?

Pendant ce temps, la vie musicale parisienne chôme un peu : je veux dire la vie réellement artistique, car la vie anecdote et potinière est très active, grâce surtout aux discussions et racontars que fait naître chaque jour la persistance paradoxale de la bizarre association Messager-Broussan, directrice de l'Opéra. L'Opéra-Comique qui, hier, était tout à Puccini, vient de reprendre *Sapho* de M. Massenet. Le Théâtre-Lyrique de la Gaîté continue à se livrer aux joies productives d'un répertoire usé. Les concerts sommeillent, ou, du moins, ne font entendre que rarement des œuvres nouvelles importantes : les associations Colonne et Lamoureux débitent par petites doses des mélodies de jeunes compositeurs, encore des mélodies, toujours des mélodies.

Le mouvement musical est souvent plus intéressant en province. A Lyon notamment, les Concerts Witkowski offrent au public de copieuses séances dont la composition, de l'aveu même des meilleurs critiques de Paris, pourrait servir de modèle aux sociétés de la capitale. Comme je le signalais le mois dernier, le goût de la musique symphonique se répand de plus en plus dans les grandes villes. De très bonnes institutions florissent, dont on veut trop ignorer l'existence. Parmi celles-ci, une mérite surtout d'être signalée grâce à sa grande activité et à son caractère très populaire : c'est l'association des Concerts du Conservatoire de Toulouse, fondée, il y a six ans, par M. Crocé-Spinelli. Véritable association de concerts, puisque l'orchestre, formé principalement par la réunion des professeurs du Conservatoire, et son chef, se partagent les maigres bénéfices de leur société, sans toucher de réels appointements, elle fait entendre, en des programmes très variés, toute sorte de bonne musique. Le public peut trouver des places à ces séances pour le prix de trente centimes. On le voit, la musique à bon marché n'est pas l'exclusive spécialité de l'Allemagne.

Si la province française prend goût à la musique pure, elle manifeste parfois, tout comme la capitale du reste, une certaine répugnance à accepter les formes les plus neuves de l'art. *Pelléas et Mélisande*, créé à Lyon en avril 1908, et repris il y a quelques semaines, ne fait pas de recettes : on doit même avouer avec regret que les représentations du drame musical de M. Debussy constituent de véritables fours. A Paris, une élite de musiciens seulement se presse aux peu fréquentes exécutions de *Pelléas* : cette élite-là, en province, est trop réduite pour pouvoir assurer le succès financier d'une telle composition. La masse des amateurs, déjà rebutée par certains détails ridicules d'un intéressant livret, est choquée par l'œuvre même de Debussy, et surtout par l'effacement voulu de la musique. Le public lyonnais est actuellement en pleine ferveur wagnérienne. Il a entendu l'œuvre entier de Wagner, sauf, naturellement, *Parsifal*. Il est en quelque sorte intoxiqué par le wagnérisme. Il lui faut maintenant une solide et plantureuse musique aux thèmes enchevêtrés dont les mélodies indépendantes chantent pêle-mêle en une polyphonie somptueuse, dont l'orchestre nourri et compact sonne avec plénitude, avec une noble, solennelle et prenante lourdeur ; il aime à démêler l'écheveau embrouillé des leit-motifs à la signification précise et variable ; il lui faut maintenant ces jeux séduisants et difficiles ; et s'il désire de nouvelles joies musicales, il ne peut les espérer que dans des complexités sonores plus ardues. A de pareilles sensibilités musicales, la musique de M. Debussy, avec ses touches légères et sa perpétuelle demi-teinte, n'apporte qu'un peu d'effarement et une grande déception.

Cette impression vraiment pénible, les Lyonnais l'ont éprouvée vivement. Il semble bien, d'après les comptes-rendus des représentations de *Pelléas et Mélisande* à Berlin et à Munich, qu'elle se soit fait ressentir, au-delà du Rhin, avec plus d'acuité encore.

LÉON VALLAS.